

Vanessa Manceron, *Une terre en partage. Liens et rivalités dans une société rurale*

Paris, Éd. de la MSH – Ministère de la Culture et de la Communication, 2005, 256 p., bibl., gloss., ill., cartes (« Ethnologie de la France »).

Georges Augustins

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/3032>

DOI : [10.4000/lhomme.3032](https://doi.org/10.4000/lhomme.3032)

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2007

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Georges Augustins, « Vanessa Manceron, *Une terre en partage. Liens et rivalités dans une société rurale* », *L'Homme* [En ligne], 181 | 2007, mis en ligne le 29 janvier 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/3032> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.3032>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Vanessa Manceron, *Une terre en partage. Liens et rivalités dans une société rurale*

Paris, Éd. de la MSH – Ministère de la Culture et de la Communication, 2005, 256 p., bibl., gloss., ill., cartes (« Ethnologie de la France »).

Georges Augustins

- 1 POUR MENER à bien sa recherche sur la Dombes, Vanessa Manceron avait choisi le village de Versailleux ; les oiseaux porteurs du fameux virus aussi, mais plus tard..., dernier acteur, celui que personne n'attendait, dans une pièce aux personnages multiples, tous ennemis et tous unis néanmoins. Ce n'est pas là l'un des moindres paradoxes de ce livre que de présenter un monde qui ne semble tenir son existence que des conflits qu'il engendre en permanence tout en constituant la trame de la vie sociale.
- 2 Le dénominateur commun c'est l'eau. Elle coule et, quand elle ne coule pas, elle stagne. Cela suffit à engendrer tout un monde. Elle laisse, en effet, la possibilité de créer des étangs, unis les uns aux autres dans des réseaux hydrauliques complexes qui permettent de les remplir ou de les vider, mais toujours en utilisant l'eau qui vient de l'amont et va vers l'aval, c'est-à-dire chez les voisins. Tout cela suppose évidemment ou bien une organisation complexe ou bien des ajustements de proche en proche fondés sur un savoir-vivre réciproque, infiniment susceptible, où les démonstrations de bonnes manières alternent avec les constats d'huissiers. C'est l'affaire des gens de l'eau, des grands propriétaires, citadins pour la plupart, mais imbus de valeurs rurales où le prestige se mesure en superficies d'étangs, en pêcheries d'automne fortement ritualisées et en chasses données autour des étangs. À côté de ce grand monde, avec ses rites et ses conflits, s'en trouvent deux autres : celui des agriculteurs, celui des chasseurs sans terre.
- 3 Les agriculteurs, tout d'abord, autrefois fermiers des grands propriétaires précédemment cités, mais souvent devenus eux-mêmes exploitants-propriétaires, s'accordent avec leurs anciens patrons sur un point au moins, celui de la culture des « assec », ces étangs vidés périodiquement de leur eau et dont les fonds sont mis en

culture durant une saison. Pour le reste, ces deux mondes se contentent de cohabiter avec des valeurs et des enjeux différents, car les agriculteurs ne se préoccupent que de rentabilité et peu leur chaut de préserver une nature favorable à la chasse.

- 4 Les chasseurs ensuite, mais pas les chasseurs de grande volée, non, simplement les villageois acquéreurs d'un fusil et d'une gibecière, qui n'ont pas de terre, mais savent où se mettre pour profiter du passage des canards que rateront les invités des grands propriétaires. Ces chasseurs des marges, que l'on nomme les « affûteurs », ces parasites, le grand propriétaire doit s'en accommoder car s'il les indispose, ils sauront bien venir tirer quelques coups de fusil pour rien, à l'aube, et faire ainsi s'envoler le gibier pour la journée ; mieux même, le grand propriétaire doit savoir les ménager car, après tout, ce sont des chasseurs eux aussi et dans le conflit toujours latent avec les agriculteurs, des alliés.
- 5 Ainsi se profile un monde complexe où les différents acteurs sont tour à tour alliés et ennemis, jusque dans leur propre groupe d'appartenance, et ce même si tous paraissent s'accorder sur une identité liée aux particularités du lieu et à la prééminence de l'eau. Un tel milieu n'est pas non plus de nature à laisser indifférents et l'État et les organismes européens gestionnaires de l'environnement, aussi ces étangs sont-ils l'objet de l'attention spéciale du programme européen « Natura 2000 », ainsi également différentes espèces sauvages sont-elles protégées, tel le cormoran, avide mangeur de poissons, qui vide impunément les étangs.
- 6 Voilà donc quelques-uns des arguments développés dans le livre de Vanessa Manceron qui se présente comme une monographie originale et passionnante. L'ouvrage est divisé en quatre parties. La première partie, essentiellement historique et géographique, intitulée « Une campagne non loin de la ville », retrace les circonstances qui ont fait de la Dombes un pays aux caractéristiques écologiques et sociales bien particulières, un pays d'étangs et de grandes propriétés. C'est par « l'assainissement » du pays, c'est-à-dire par la maîtrise du ruissellement des eaux que s'est constituée la structure sociale de la Dombes. L'auteur fait alors état des travaux précédents de Laurence Bérard (qui a, du reste, préfacé l'ouvrage) sur le même sujet. Proche de Lyon, ce pays a, de surcroît, attiré les notables citadins en quête de respectabilité locale. On voit ainsi naître les « châtelains » ; dans le même temps d'anciennes oppositions, entre « gros » agriculteurs et « petits » ont quasiment disparu au profit de nouvelles, entre gens du bourg et « gens des écarts » par exemple, ou encore entre anciens habitants, détenteurs de la vraie mémoire du pays et nouveaux venus qui ne s'en préoccupent guère. L'analyse est précise et fouillée, elle prend en compte des éléments comparatifs avec d'autres régions ressemblantes en France (Sologne par exemple), mais manque peut-être de quelques illustrations ou de renvois explicites à ces dernières (les photographies en couleur sont situées dans un cahier, loin du texte).
- 7 Dans une deuxième partie Vanessa Manceron s'attache à expliciter ce que l'on entend sur place par « identité dombiste », s'agissant principalement des grands propriétaires. Elle montre comment, citadins de profession et d'extraction, ces notables ne se voient qu'à travers le rôle qu'ils jouent dans la gestion de l'eau dans cette région. C'est alors tout le système hydraulique qui fait l'objet de la description aussi bien du point de vue technique que du point de vue social. Quatre cartes à des échelles différentes permettent au lecteur de mieux comprendre l'analyse ; elles étaient nécessaires, mais peut-être auraient-elles gagné à être plus nombreuses ou à être accompagnées de schémas plus explicites encore. Il n'en reste pas moins que la description montre

admirablement comment l'ensemble « fait système », tout propriétaire d'étang se trouvant nécessairement pris dans un réseau hydraulique qui est aussi social, fait d'obligations réciproques mues par un code de bonne conduite. Ici encore les conflits de proche en proche contribuent au maintien d'un ordre que personne ne contrôle ni, peut-être même, ne conçoit.

- 8 La troisième partie décrit les relations passées et présentes entre grands propriétaires et fermiers ou paysans propriétaires. Leurs intérêts ne s'accordent pas souvent, les premiers souhaitant l'extension des étangs au détriment des cultures et les seconds exactement le contraire. Il serait erroné toutefois de voir les relations entre ces protagonistes sous un jour aussi simple : la relation de cas concrets montre que différents registres se superposent, le personnel prenant occasionnellement le pas sur le contractuel dans un écheveau complexe de tactiques de maintien du *status*. Il semble pourtant qu'un code implicite interdise au fermier de dénigrer ses pairs auprès d'un propriétaire quelles que soient les circonstances. Les agriculteurs et les grands propriétaires apparaissent non pas en conflit permanent, mais en négociation permanente, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.
- 9 La dernière partie enfin est consacrée à ce qui fait l'originalité du lieu, l'étang. L'on conçoit alors clairement que, loin d'être simplement un lieu de fixation des *status* et des conflits, c'est aussi, cela dans l'esprit de la plupart des acteurs, un lieu de réconciliation et d'ancrage identitaire. Il arrive qu'il soit partagé par le grand propriétaire, qui l'utilise pour la chasse, et par le fermier, qui le cultive lors des « assec », il arrive aussi qu'il soit périodiquement le cadre de grandes pêcheries qui unissent tous les habitants du lieu dans une sorte de fête s'apparentant à un cérémonial.
- 10 L'intérêt du livre de Vanessa Manceron tient, évidemment, à ce qu'il offre une monographie qui lie étroitement les aspects techniques et sociologiques d'une situation. Mais il tient aussi à ce qu'il invite à réfléchir à ce qu'est la hiérarchie sociale, laquelle apparaît non pas comme un ordre stable, mais comme une juxtaposition d'ensembles sociaux, aux contours du reste fluctuants, ayant chacun leur système de valeurs et leur code de conduite, et ne maintenant leur position qu'au moyen de tensions constantes aboutissant à des équilibres nécessairement précaires.

AUTEUR

GEORGES AUGUSTINS

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Université Paris-X, Nanterre.
augustin@u-paris10.fr